

Pourquoi est-il si difficile de baisser notre consommation d'électricité ?

L'ohm, o-h-m, est l'unité de mesure de la résistance. Il s'écrit parfois h-o-m-m-e pour évoquer la résistance au changement...

Lors d'un débat sur le thème : comment consommer moins d'électricité, j'ai orienté notre réflexion sur la difficulté de baisser notre consommation d'électricité.

Les accidents nucléaires et les déchets s'accumulent, avec les conséquences qu'on connaît sur la destruction lente mais inéluctable de la vie sur notre planète. Des moyens simples permettraient de baisser notre consommation d'électricité pour participer, à notre niveau citoyen, à l'inversion d'une attitude criminelle à l'égard de cette planète et des générations futures. Pourquoi ne bougeons-nous pas ?

Le paradoxe est encore plus surprenant si l'on évoque les sondages d'opinions qui font état de 70% de personnes souhaitant sortir du nucléaire.

Rien ne bouge au niveau des gouvernements. La tâche paraît impossible à ce niveau, tant la peur de changer vraiment tétanise nos hommes politiques. Mais au niveau des citoyens ? Je vais tenter quelques hypothèses.

Déni de la réalité, communément appelé politique de l'autruche

Ce qu'on appelle couramment la politique de l'autruche est en fait un mécanisme de défense ou de protection appelé en psychologie déni, ou déni de la réalité.

C'est une alternative à la fuite, un mécanisme de survie quand la fuite devant le danger n'est plus possible. Il consiste à bloquer nos perceptions concernant certaines informations que nous recevons et qui sont chargées d'angoisse, de tension, de danger potentiel. Nous clivons alors instantanément ce que nous voyons, entendons, sentons, au point de ne plus percevoir ce qui nous toucherait trop. Nous ne voyons plus, nous n'entendons plus ce qui passe devant nos yeux ou dans nos oreilles. L'image de l'autruche qui met sa tête sous le sable (ou sous l'aile, c'est plus facile) montre le caractère instinctif, non raisonné, de ce moyen de défense. Il ne s'agit donc pas d'un comportement inconscient car il y a conscience du caractère dangereux de la situation, mais d'un blocage perceptif, qui amène à couper l'information quand elle ne peut plus être traitée par un comportement connu qui nous éloignerait du danger.

Il s'agit donc d'un mécanisme de protection, qui permet de survivre dans sa tête quand on ne peut pas affronter ou résoudre un problème qui nous apparaît insurmontable. Hiroshima, Nagasaki, Fukushima. Les Japonais directement victimes ou proches du cataclysme invisible paraissent comme tétanisés devant leur avenir terrible. Que faire ? Fuir. Mais où ? La fuite, qui est le moyen de défense le plus simple, devient elle-même illusoire dans un monde où la contami-

nation radioactive se propage. « Venez en France, ici ça ne craint rien ! » Il faut donc arrêter de voir ce qui se passe (si tant est que l'on voit quelque chose de la radioactivité qui s'accumule). Fermons la radio et la télé et continuons à planter nos pommes de terre et nos tomates.

Le déni de la réalité est un moyen de protection, de survie devant une situation qui touche à l'irrationnel. Et nous en sommes bien là en France, à l'heure actuelle. La catastrophe est possible mais semble tellement nous dépasser. Alors le déni s'installe.

Le plaisir du confort, un rempart contre l'angoisse.

Le déni de la réalité nous permet de maintenir et d'entretenir, certes de façon fragile, notre confort intérieur. Le confort apporté par la fée électricité fait partie des petites jubilations qui nous maintiennent dans le déni de la réalité. Plaisir d'appuyer sur un interrupteur pour y voir clair quand le ciel est bas dehors. Ou pour ouvrir la télé quand le spleen de l'après-boulot nous guette. Plaisir d'allumer nos grille-pain, nos radiateurs électriques, pour avoir instantanément accès à une chaleur maternelle réconfortante dans ce monde de brutes. Il y a donc du plaisir, de la jubilation, dans le recours à la fée électricité. S'abandonner dans les bras de la bonne maman EDF. On se plaît à rêva, pardon à rêver. Cessons de remettre tout cela en question.

La sécurité intérieure

Avoir l'eau au robinet, avoir le courant à la prise, c'est se dégager du souci de leur production. On gagne ainsi en confort. Je paie ma facture d'eau, je paie ma facture à EDF, qu'ils se débrouillent pour que ça marche. C'est l'insouciance du confort. Pas de bois à couper pour alimenter le poêle. Le petit déclin de l'interrupteur est plaisant. Il nous confirme dans notre sécurité intérieure. Comme toute attitude consumériste, ça nous rend bien sûr exigeant. Ça doit marcher. On a payé, ça doit marcher. En fait, le souci de couper du bois s'est déplacé vers le souci d'avoir un producteur d'électricité sans faille. Mais y a-t-il un souci avec EDF ? Comme maman, EDF s'occupe de tout. Vous avez sans doute entendu parler des nouveaux compteurs jaunes qu'on va bientôt nous installer. Des compteurs intelligents, nous dit-on. EDF sera en mesure de lire en temps réel notre consommation. Et l'hiver, en période de pointe, maman va pouvoir déléster le consommateur en faisant de petites coupures, de façon à lisser les pics de production de nos bonnes centrales. Intelligents vous dis-je, ces compteurs. Alors, leurs histoires de solaire et de grosses girouettes, c'est beau en rêve mais c'est pas sûr. Un coup il y a trop de vent, un coup pas assez. L'insécurité permanente. Changer d'énergie, c'est l'insécurité. Certes, avec la même

informatique, on pourrait réaliser des réseaux de production tout aussi intelligents qui intégreraient en temps réel les différentes énergies renouvelables. On en parle. Mais réguler les besoins des consommateurs c'est quand même plus maternel. Allez. Remettons la tête sous l'aile. L'information, c'est fatigant, le déni, c'est facile.

Alors jusqu'où les résistances, avant d'atteindre le seuil critique de la militance antinucléaire ?

Tant qu'on peut continuer à faire chauffer ses résistances, il n'y a pas de soucis. Combien d'ohms faudra-t-il gaspiller avant que ce gâchis s'arrête ? Consommer moins est-il le lot d'un groupe d'éberlués qui ne veulent pas attendre un désastre que chacun sait possible ? Un passant m'a dit un jour, alors que je distribuais des tracts pour la sortie du nucléaire : « Qu'est-ce que vous voulez, on est tous dans le même bateau ». Je n'ai jamais su ce qu'il voulait dire mais j'ai compris qu'on ne ramait pas dans le même sens.

Dénier ou militer ? Militer oui mais comment ?

Je me réfère souvent, pour justifier mon engagement militant, à ce propos attribué à Gandhi : « Je suis dans la société, mais la société est d'abord en moi ». Pouvant agir sur ma propre cohérence, au lieu de cliver, je vais commencer à militer avec moi. Une façon de ne pas attendre après les autres pour que ça change. Cela évite déjà de déprimer ou de devenir violent. Ça permet de ne pas être découragé par la démesure du problème à résoudre : 60 millions d'autruches à déterrer ! Ça fait beaucoup. Le sentiment d'impuissance est alors jugulé par la colère et l'indignation que j'éprouve à mon égard. « T'en es encore là. Ça fait six mois que tu te dis : Je me mets à Enercoop ! Oh non, ça coûte trop cher ! » Révoltons-nous que diable ... contre nous-même !

Certains ont évoqué la possibilité de petits pas pour baisser notre consommation. Baisser quoi ? J'ai acheté récemment un watt-mètre, un truc que tu mets sur la prise du radiateur ou de la machine à laver pour voir ce que ces zinzins consomment. Histoire de prendre conscience. Une fois que l'on sait ce que l'on fait, on fait comme on peut. Ça met un peu en « tension », mais après on avance à sa mesure, chacun avec sa différence de potentiel. On a déjà commencé, au moins, à sortir du déni.

L'étape suivante, c'est de militer avec les copains à Sortir du nucléaire. Il y va de notre survie à tous devant l'innommable.

Dominique MERIGOT